

Entre le sérieux et le jeu

Al-Jumhuriya, 2 avril 1955.

Il semble que nos amis les Turcs s'oublient quelque peu ces jours-ci, et qu'ils s'exposent eux aussi à ce que nous ne voudrions pas qu'ils s'exposent ; car nous aurions aimé qu'ils s'en tiennent à leur politique de patience, de dignité et d'attention à leurs propres intérêts, tels qu'ils les comprennent et les aiment eux-mêmes, sans se soucier de l'approbation ou du ressentiment des autres à son égard.

Car ils avaient adopté cette politique et se l'étaient imposée dès que leur révolution, au sortir de la Première Guerre mondiale, leur eut permis de recouvrer leur indépendance et de se consacrer à leurs propres affaires, sans faire de mal à personne et sans que personne ne leur en fasse. Et ils ont profité de cette politique, consolidant leur indépendance, affermissant leur position, et recueillant les fruits de la neutralité à laquelle ils s'étaient tenus pendant la Seconde Guerre mondiale ; si bien qu'ils en sortirent indemnes, n'ayant subi aucune blessure, leurs divers intérêts n'ayant été exposés à aucun danger, petit ou grand.

Car ils se firent amis de tous les belligérants durant cette dernière guerre mondiale, et ne se soucièrent guère de ces événements considérables qui remplissaient de mal le monde autour d'eux, et qui remplissaient le monde arabe lui-même de crainte et d'effroi ; et ils demeurèrent calmes, tranquilles et profitant de la situation, tandis que la guerre faisait rage chez leur voisine la Syrie, entre les Alliés et les Français qui avaient fait la paix avec l'Allemagne, et la Syrie souffrit beaucoup de cette guerre, tandis que ses voisins turcs restaient en sécurité et tranquilles, ne s'irritant pas pour elle, n'éprouvant pour elle aucune compassion, ne lui accordant aucune aide ni aucun signe de soutien.

Bien plus, ils profitèrent de cette dernière guerre aux dépens de leur voisine la Syrie ; car ils en prirent une partie comme prix de leur marchandage avec les Alliés, et le monde arabe n'a pas oublié qu'Alexandrette fut détachée de la Syrie et rendue aux Turcs en prix de cette conciliation, sans que les Syriens fussent consultés ni même sollicités à ce sujet.

En ce temps-là, les Turcs n'étaient pas les amis du monde arabe, et le monde arabe ne les concernait en rien, peu ou prou ; ce qui les

concernait, c'était d'abord leur propre salut, même si le monde autour d'eux devait être détruit ; ensuite leur propre sécurité, même si le monde autour d'eux devait se remplir de terreur et de panique ; et enfin leur propre profit, même si les Arabes devaient être lésés dans leur propre patrie et les frères séparés les uns des autres par l'injustice, le mal et l'agression.

Telle fut cette politique intéressée à laquelle la Turquie s'en tint dès que la guerre mondiale eut déposé son fardeau, et dans cette politique elle trouvait sa sécurité et son profit, la stabilité de ses affaires et le développement de sa révolution à l'abri de toute ingérence étrangère ; et il eût été bon pour elle de rester fidèle, pour cette raison même, à celui qui l'avait sauvée de l'agression étrangère — Mustafa Kemal, ou Kemal Atatürk, comme elle le nomma — en se tenant à l'écart de tout lien avec les Arabes ; à tel point que sa haine pour son propre passé et son ambition de se libérer des fardeaux de son empire et du poids du califat islamique qu'elle s'était arrogé et qu'elle avait pris par la conquête, la poussèrent un temps à cette indépendance même. Mais elle en vint à craindre sa voisine la Russie et à mettre sa confiance dans son amie l'Amérique. Et elle trouva chez cette amie une grande générosité et une richesse abondante, et la générosité l'incita à plus de générosité, et la richesse lui donna le désir de plus de richesse, et elle voulut multiplier ses avances envers les Américains, si bien qu'elle s'écarta de cette politique, s'imaginant être devenue une puissance mondiale capable de participer à décider du sort des autres États. Et cet écart se produisit lorsqu'elle se joignit à ses alliés pour proposer à l'Égypte, il y a quelques années, une alliance censée préserver la paix dans cette partie du Proche-Orient — proposition que l'Égypte rejeta sans discussion ni débat — et les Turcs auraient dû à bon droit sentir le reproche et le ressentiment des Arabes à leur égard : leur refus qu'un État islamique, qui se réclamait lui-même protecteur de l'islam, aide à l'ingérence étrangère dans les affaires des musulmans, et expose les musulmans à prendre part à des aventures dont ils ne tireraient aucun profit, petit ou grand.

Les Turcs auraient dû à bon droit sentir ce que les Arabes ne cachèrent pas de reproche et de rejet à leur égard, et profiter de cette leçon qu'ils reçurent de l'Égypte lorsqu'elle refusa de répondre à leur appel, comme elle refusa de répondre à l'appel des Américains, des Anglais et des Français. Mais les Turcs n'en sentirent rien et ne tirèrent aucun profit de cette leçon ; ils se firent au contraire les agents des

grandes puissances occidentales, et se chargèrent d'entraîner l'Orient arabe, de gré ou de force, dans cette alliance qui pousse aux aventures, incite à la guerre et expose les hommes à des dangers dont Dieu seul connaît les conséquences.

Et ils allèrent si loin dans cette voie qu'ils y entraînèrent l'Irak par un stratagème qu'ils ne prirent même pas la peine de déguiser, n'en cachant pas la ruse, et n'y prenant aucune précaution ; car ils n'eurent pas achevé de conclure cette alliance que les Anglais se hâtèrent de s'y joindre, et que les Américains résolurent de s'y joindre également, même s'ils préférèrent différer cette participation pour un temps, long ou court.

Et c'est ainsi que les Turcs sortirent de leur embarras — mais à la manière d'un suiveur qui ne travaille pas pour lui-même mais pour autrui, qui ne conçoit pas l'affaire et ne perfectionne pas le stratagème pour en profiter seul, mais pour que d'autres, ses proches, en profitent, même au prix de s'exposer lui-même à un grand mal. Car les Turcs savent qu'ils sont les voisins des Russes, et qu'ils seront vraisemblablement les premiers à être brûlés par le feu de la guerre et à en souffrir, lorsqu'elle sera allumée, tôt ou tard — et cela aurait dû à bon droit les porter à préférer la sécurité et à s'en tenir à cette neutralité qui les avait mis à l'abri de la crainte pendant la dernière guerre. Mais ils revinrent à l'aventurisme, et refusèrent d'y revenir seuls, et ne voulurent pas que la terre tremblât sous eux sans que leurs voisins en partagent la secousse ; ils entraînèrent donc l'Irak, et l'Irak se laissa entraîner. Et la docilité du gouvernement irakien en place les incita à entraîner aussi la Syrie, et qui sait — s'ils avaient obtenu de la Syrie ce qu'ils souhaitaient, peut-être seraient-ils retournés vers l'Égypte, pour lui proposer de nouveau cette même aventure, et achever pour leurs alliés ce qu'ils voulaient de soumettre tout le monde arabe à leur domination, de l'entraîner dans leur aventure et de l'exposer à ces horreurs, qui ne lui profitent en rien mais ne font que lui nuire, comme elles nuisent à tous les autres. Mais la Syrie refusa de se laisser entraîner comme s'était laissé entraîner le gouvernement irakien en place. Et c'est alors que le sérieux se mue en jeu, et la tragédie en comédie, et les Turcs perdent toute mesure, s'irritant et menaçant une seconde fois, massant finalement leur armée à la frontière syrienne — si bien que le monde arabe se dissout dans le rire, fût-il un rire amer.

Mais la chose certaine est que l'armée turque triomphante n'a effrayé personne, et ne peut effrayer personne ; car elle ne peut franchir la frontière, et la Turquie ne peut déclarer la guerre à la Syrie, pour cette

seule raison qu'elle ne veut pas s'engager dans de telles aventures, et parce que la guerre ne se déclare plus aujourd'hui comme elle se déclarait jadis, mais surgissent plutôt, sans déclaration, des difficultés qu'il faut bien surmonter. Et les Turcs ne sont pas seuls capables de les surmonter, car la Turquie est membre de l'Organisation des Nations unies et du Conseil de sécurité lui-même, et n'a pas le pouvoir d'entraîner ses alliés dans une guerre qu'ils ne veulent pas ; et par-dessus tout cela, elle n'est même pas libre de déclarer la guerre, car elle a une voisine qui surveille étroitement sa fortune et n'attend que l'occasion qui lui permettrait de fondre sur elle. Ainsi cette menace turque contre sa voisine la Syrie n'est que pure futilité, n'effrayant aucun Syrien, encore moins quiconque d'autre ; elle expose plutôt les Turcs eux-mêmes à une certaine pitié, à laquelle nous aurions préféré qu'ils ne s'exposent point. Et nous aurions aimé, de même, qu'ils se persuadent eux-mêmes que les alliances ne se font pas par contrainte, et qu'elles doivent être soit consenties, soit ne pas être du tout. Nous aurions aimé aussi qu'ils comprennent que le monde a changé, et que les affaires de paix et de guerre ne sont plus soumises aux caprices et aux désirs des hommes. Et nous aurions aimé, enfin, qu'ils comprennent qu'ils sont sur le point de déplaire à leurs alliés précisément là où ils voulaient leur plaire, de leur nuire précisément là où ils voulaient leur être utiles, et de les irriter précisément là où ils cherchaient à leur trouver un moyen.

Car les alliés occidentaux veulent, avant tout, la stabilité au Proche-Orient, et détestent par-dessus tout voir cette partie de la terre plongée dans le trouble, et cette menace insistante qu'ils adressent à la Syrie risque de remplir l'Orient arabe de trouble. Les Turcs devraient tenir quelque compte de leurs voisins, et les Arabes ont tout droit d'être en colère lorsqu'on leur fait du mal sans motif d'en faire, et qu'on les méprise sans motif de ce mépris. Les Arabes savent pratiquer la patience et savent se maîtriser, mais ils savent aussi se mettre en colère et se soulever lorsqu'on les provoque. Et si nos amis les Turcs ont été inattentifs à tout cela et ont perdu toute mesure, combien il serait plus séant que leurs alliés anglais et américains leur rendent la faveur de leur propre patience, les retiennent de cette précipitation, et les ramènent à quelque bon sens, et leur rappellent que les petites affaires peuvent enflammer les grandes, et que la patience et la longanimité ont, elles aussi, une limite où elles s'achèvent.

Et qu'il demeure, dans le cœur des Arabes, un reste d'affection pour les Turcs, et qu'il serait bon de ne pas le dissiper par leur entêtement

dans cette sottise et cette précipitation où ils se trouvent à présent.